

Puritanisme et puritains

Michel Duchein

Inspecteur général honoraire des Archives de France

Dans le langage courant, un « puritain » est une personne austère, rigide, hostile à tous les plaisirs : « pureté » à laquelle on associe volontiers une teinte d'ostentation, voire d'hypocrisie, sans appartenance religieuse particulière. Pourtant, dans l'histoire, le puritanisme est spécifiquement une forme de protestantisme, née en Angleterre au XVI^e siècle et exportée en Amérique du Nord au XVII^e, dont l'âge d'or se situe à l'époque de Cromwell pour survivre, après la restauration de Charles II, sous forme de multiples sectes ou « chapelles », plus ou moins vivantes jusqu'à nos jours. C'est à l'histoire de ce puritanisme historique que s'est attaché Michel Duchein, auteur notamment d'un Jacques Ier Stuart, (réédition Fayard, 2002) et d'une Élisabeth Ière d'Angleterre (Fayard, 1992).

À la recherche du christianisme « pur »

Dès le Moyen Âge, un fort courant s'est manifesté dans la chrétienté pour retrouver la « pureté » mythique de l'Église primitive, en éliminant les déviations que sont le luxe des prélats, la pompe de la liturgie, l'autoritarisme des papes. Parfois ce courant prend la forme de déviations doctrinales comme avec les Cathares, mot qui, en grec, signifie précisément « les purs » ; parfois il reste dans le sein de l'Église catholique comme ce fut le cas avec les cisterciens et les franciscains. Au XVI^e siècle il s'exprime dans la Réforme protestante, surtout dans le calvinisme, qui se veut explicitement un retour à la pureté originelle de l'Église. En Angleterre, comme on sait, Élisabeth Ière (1558-1603), en fondant l'Église anglicane dont elle se proclame « gouverneur suprême », cherche une « voie moyenne » entre l'Église catholique et la Réforme protestante. Tout en refusant l'autorité du pape, elle exige le maintien d'une certaine pompe liturgique, la hiérarchie des chanoines et des évêques, les fêtes chômées, les sacrements. Mais, dès le départ, elle trouve en face d'elle une partie du clergé et des fidèles qui, inspirés par Calvin et ses disciples, refusent ces « guenilles du papisme » et exigent le retour intégral à la pureté des premiers chrétiens. Le mot puritain naît dans les années 1500 pour désigner cette frange de l'Église anglicane.

Dans l'Église, ou hors de l'Église ?

Au début, Élisabeth Ière ne semble pas hostile à un certain rigorisme. Quand les chanoines de Westminster viennent l'accueillir à la porte de leur église avec des cierges allumés, elle s'écrie : « Allez-vous en avec vos torches, nous y voyons bien assez clair ! ». Cependant, l'intransigeance des puritains calvinistes l'irrite bientôt. Ce qui se passe au même moment en Écosse l'inquiète. Le calviniste John Knox, à Édimbourg, impose une organisation sans évêques, sans hiérarchie, où les paroisses sont dirigées par des conseils élus ou « presbytères » – d'où le nom de presbytérianisme donné à ce système – refusant toute intervention du gouvernement royal. Cela, Élisabeth ne peut l'admettre. Le presbytérianisme, admiré par les puritains anglais, devient sa bête noire. Et, les

années passant, le puritanisme se teinte en Angleterre d'une nuance d'opposition politique de plus en plus marquée.

Dans les années 1560, le conflit se cristallise sur les questions liturgiques. Le *Book of Common Prayer* ou « Livre de prière en commun », promulgué en 1559 et rendu obligatoire par la Loi d'uniformité votée par le Parlement, conserve de nombreux rites de l'Église médiévale, notamment le port d'ornements pour célébrer les offices, les cierges allumés sur l'autel, ou encore l'agenouillement pour recevoir la communion. Les puritains s'y refusent : ce sont des rites superstitieux, contraires à la pureté de l'Église primitive. Certains vont même fort loin. « Si le prince ordonne de faire ce que Dieu n'a point ordonné, nous devons refuser de lui obéir, et subir patiemment les rigueurs de la loi, car la vraie obéissance est due d'abord à Dieu, et ensuite seulement au prince », écrit un puritain en 1566. Élisabeth est furieuse : « Ils [les puritains] se mêlent d'empiéter sur les volontés de Dieu, qu'ils interprètent à leur façon comme les avocats interprètent les lois pour les besoins de leur cause ».

L'archevêque de Cantorbéry, primat de l'Église d'Angleterre, Matthew Parker, nommé par Élisabeth en 1559, partage pleinement les vues de sa souveraine. De plus en plus, les pasteurs puritains sont sanctionnés, privés de leurs postes. Chez les plus intransigeants, la tentation apparaît même, dans les années 1570, de quitter l'Église officielle et de fonder des Églises indépendantes : c'est un mouvement encore très minoritaire, interdit par la reine, mais qui se développera au siècle suivant. Une série de pamphlets, les *Marprelate Tracts*, attaque de front les évêques et la hiérarchie ecclésiastique : leur auteur, John Penry, est arrêté et pendu pour crime de rébellion en 1593.

Plus préoccupant, pour le gouvernement royal, est le progrès du puritanisme dans l'opinion publique, et par voie de conséquence au Parlement. Deux députés, les frères Peter et Thomas Wentworth, s'en font les porte-parole véhéments. Trois classes sociales sont particulièrement touchées : la *gentry* ou noblesse rurale, cœur de l'Angleterre traditionnelle, la bourgeoisie commençante et le petit peuple de l'artisanat urbain.

Cependant, sous Élisabeth, la grande majorité de la population, essentiellement rurale, reste attachée à l'autorité royale et à l'Église officielle. Les puritains sont moqués pour leur hypocrisie :

Qui croirait, à voir cet homme de Dieu
Qui tire toujours une Bible de sa poche,
Qu'il n'est qu'un vil et froid usurier
Qui sous le masque de la vertu
Suce inhumainement le sang de ses victimes ?

On les caricature avec leurs cheveux coupés courts, leurs vêtements noirs, leurs grands chapeaux, leurs yeux baissés et leur ton nasillard.

De la gèneflexion à la révolution

Au moment où Élisabeth Ière laisse le trône à son cousin écossais Jacques VI, qui devient Jacques Ier d'Angleterre (1603), les puritains sont devenus une force avec laquelle la monarchie doit compter.

Jacques Ier, pour avoir pendant trente ans combattu en Écosse l'église presbytérienne, déteste d'emblée les puritains d'Angleterre. Dès son arrivée à Londres, il convoque une assemblée de théologiens à Hampton Court, où il expose sans ambiguïté son attachement à l'église anglicane et à sa hiérarchie : « pas d'évêques, pas de roi », tranche-t-il. Cette analyse ne manquait pas de lucidité, mais elle présentait l'inconvénient de lier trop indissolublement l'anglicanisme et la monarchie. Dès lors, le puritanisme, rejeté hors de l'église officielle, se transformera de plus en plus en mouvement d'opposition politique. Tant que régnera Jacques Ier, le conflit restera limité, grâce notamment à la modération de l'archevêque Bancroft ; mais après l'avènement du fils de

Jacques Ier, Charles Ier, on se dirige rapidement vers la rupture.

L'acteur principal, à partir de 1628, est l'évêque de Londres, puis archevêque de Cantorbéry, William Laud. Prélat pieux, mais autoritaire, Laud veut absolument imposer à toute l'Église le respect scrupuleux de la liturgie du *Livre de Prière*. Pour lui, la dignité du cérémonial est la marque indispensable du respect dû à Dieu et au roi. Un détail parmi d'autres : Laud exige que l'autel soit placé à l'extrémité de l'église et isolée par une balustrade, la Table de communion, et exige également que l'on s'incline en passant devant l'autel ; pour les puritains, c'est la pure superstition et idolâtrie. Laud introduit, ou réintroduit, l'usage de l'orgue, des cierges, de l'encens. Il veut même, avec une insigne maladresse, étendre ces réformes à l'Écosse, où les presbytériens résistent violemment. Charles Ier soutient, au-delà de toute raison, son archevêque. « *I mean to be obeyed* », « J'entends être obéi », déclare-t-il avec l'obstination des timides.

Mais cette fois, c'est à Londres même qu'il se heurte à l'opposition puritaine. En 1640, lorsque se réunit le Parlement qu'on appellera « le Long Parlement » et qui siègera pendant treize ans, le puritanisme, principale force d'opposition au gouvernement royal, est devenu autant un mouvement politique qu'une attitude religieuse. Il est question du contrôle des dépenses publiques et du respect des lois constitutionnelles au moins autant que de l'emplacement de l'autel dans les églises et de l'agenouillement à la communion. Laud est emprisonné par ordre du Parlement et sera exécuté quelques années plus tard. Lorsque la guerre civile éclate (1642), les Écossais presbytériens prêtent main-forte au Parlement puritain de Londres, et une assemblée de théologiens, réunie à Westminster, travaille à unifier les Églises des deux pays dans le sens calviniste. Les modérés du Parlement sont réduits au silence ou expulsés. Ainsi se met en place le « Règne des Saints » – entendons, la dictature des puritains.

Le règne des saints

Les puritains qui, à partir de 1642-1643, dominent ouvertement la scène politique anglaise et exercent le pouvoir de fait, ne pèchent pas par excès d'humilité. Certes ils se proclament « misérables pécheurs » et ne cessent d'implorer la miséricorde divine ; mais, conformément à l'enseignement de Calvin et de John Knox, ils croient fermement à la prédestination et à la supériorité des « élus » sur les « réprouvés ». Les élus sont les *godly people*, les « saints », dont la vocation est de faire régner la vertu et la loi de Dieu. Les réprouvés sont marqués du sceau de la colère divine.

Les premières mesures votées par le Parlement à majorité puritaine sont d'abolir l'épiscopat et le *Livre de prière*. Comme plus tard sous la dictature de Robespierre, la vertu règne par la force de la loi. Vice et crime deviennent synonymes. Le langage de la Bible – le « jargon de Canaan », se moquent les adversaires – envahit le Code pénal. Sont interdits l'ivresse, le jeu, les divertissements le jour du sabbat – c'est-à-dire le dimanche –, la danse, le théâtre, les spectacles indécents de toute nature, jusqu'aux feux de la Saint-Jean et aux arbres de mai. Le moindre blasphème est puni : proférer « Dieu m'est témoin » coûte 3 shillings 4 pence. Bientôt, on légifèrera contre le luxe vestimentaire, contre les chants, contre les fêtes « superstitieuses » y compris Noël. Le duel, l'adultère seront punis de mort. Une chape de plomb tombe sur l'Angleterre puritaine.

Après le procès et l'exécution de Charles Ier (juin 1649), un nouveau venu prend le pouvoir : c'est Olivier Cromwell, général vainqueur et organisateur génial. Les relations de Cromwell et du puritanisme sont complexes. Il est, indéniablement, puritain dans les mœurs : c'est sous son gouvernement que sont promulguées les lois les plus sévères contre la débauche et les divertissements profanes. Mais il est aussi tolérant sur le plan religieux. Il ne prétend imposer ses croyances à personne ; il déteste les presbytériens autant que les anglicans – les seuls qui échappent à sa tolérance sont les catholiques, toujours considérés comme les suppôts de l'Antéchrist.

En tout cas, après la mort de Cromwell (1658) et l'abdication de son fils Richard (1660), lorsque revient en Angleterre le fils de Charles Ier, couronné sous le nom de Charles II et acclamé par la

population, le puritanisme est englobé dans la condamnation de la « Grande Rébellion ».

La fin du puritanisme comme force politique

Le Parlement réuni après la restauration de Charles II est farouchement réactionnaire, au plan religieux comme au plan politique. Pendant les seize ou dix-huit années du « règne des saints », les puritains se sont rendus impopulaires dans toutes les couches de la population. Le système presbytérien s'est révélé aussi oppressif que l'ancien système laudien : contre lui se sont multipliées les sectes « indépendantes », dont beaucoup vont jusqu'à l'extrémisme, tels les Niveleurs qui prônent l'égalité absolue des hommes et les « Hommes de la Cinquième Monarchie » qui croient au proche avènement du règne du Christ. Tout cela est balayé par la restauration monarchique, mais Charles II a le bon sens de ne pas ressusciter le laudisme. Il ne persécutera personne. Seulement, les puritains devront choisir : soit ils resteront dans l'Église anglicane, en adoptant les règles, soit ils en sortiront ; dans ce dernier cas, ils ne seront ni poursuivis ni empêchés de pratiquer leur foi calviniste, mais ils renonceront aux avantages de l'Église officielle. C'est ce que choisirent de faire, entre autres, les Quakers, et plus tard les Méthodistes, et une multitude d'autres sectes qu'on appelle les « chapelles ». Désormais, les Anglais se répartissent entre la « *Church* », l'Église anglicane, essentiellement aristocratique et grand-bourgeoise, et la « *chapel* », les Églises dissidentes, à majorité petit-bourgeoise et populaire. Cette distinction subsiste de nos jours, bien que *church* et *chapel* aient, comme partout en Europe, cédé la place à une incroyance ou du moins à une indifférence de plus en plus généralisées.

On peut donc, en gros, dater des années de la Restauration, environ 1660-1670, la fin du puritanisme comme force politique en Angleterre, et surtout comme force d'opposition au gouvernement monarchique. Au XVIII^e et au XIX^e siècles, les deux forces politiques au Parlement de Westminster seront les *whigs* ou libéraux et les *tories* ou conservateurs, que rien de fondamental ne sépare au plan religieux.

Échec ou victoire du puritanisme ?

Le puritanisme, sous ses diverses formes, a durablement marqué la société anglaise – sans parler de l'Écosse presbytérienne. Il a imprimé dans les mœurs d'outre-Manche un certain rigorisme, l'attachement profond à la Bible, et aussi une hostilité durable au catholicisme. Mais il n'a pas triomphé : l'Église anglicane est restée fidèle à sa liturgie fastueuse comme à son organisation épiscopale.

On ne saurait, toutefois, terminer cette rapide évocation du puritanisme anglais sans en élargir l'horizon. Au temps de Jacques I^{er} et surtout de Charles I^{er} et de Charles II, de nombreux puritains ont quitté l'Angleterre pour aller pratiquer leur religion dans les terres vierges du nouveau continent. Ils ont créé outre-Atlantique des communautés régies par la loi de Dieu telle qu'ils l'entendaient. Les plus célèbres de ces migrations sont celle des *Pilgrim Fathers* du Mayflower en 1620 et celle de la Baie de Massachusetts en 1629. Les Quakers de William Penn en 1691 en sont un autre avatar.

Ainsi naquirent, dans la Nouvelle Angleterre, des États puritains, d'esprit austère et républicain, qui seront à l'origine de l'indépendance américaine au XVIII^e siècle et qui ont profondément marqué jusqu'à nos jours la mentalité des États-Unis.

Les rigides « hommes de Dieu », qui refusaient de ployer le genou devant l'autel des églises et devant l'archevêque Laud, et qui ambitionnaient d'établir dans l'île de Grande-Bretagne le royaume de Dieu, n'ont donc pas entièrement perdu leur combat, puisque leur esprit survit dans tout le monde anglo-saxon et continue d'influencer la politique de la plus grande puissance du monde.

Michel Duchein

Août 2002
Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

Bibliographie



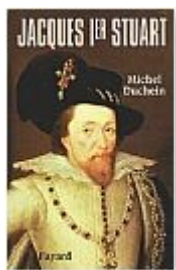
Cromwell
Bernard Cottret
Fayard, Paris, 1992



Histoire d'Angleterre, XVIe – XVIIIe siècles
Bernard Cottret
PUF, Paris, 1998



Charles Ier
Pauline Gregg
Fayard, Paris, 1981



Jacques Ier Stuart
Michel Duchemin
Fayard, Paris, Réédition en 2003



Histoire générale du protestantisme
E.G. Leonard
Presse universitaire de France, Paris, 1962



Élisabeth Ière d'Angleterre
Michel Duchemin
Fayard, Paris, 1992



Le puritanisme
Armand Himy
Que sais-je ?
Presses universitaires de France, Paris, 1987



Religion et idéologie dans la Révolution anglaise
Elizabeth Tuttle
L'Harmattan, Paris, 1989